

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 71 (1932)
Heft: 27

Artikel: Un qui n'aime pas la musique
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-224659>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 01.04.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



CONTEUR VAUDOIS

FONDÉ PAR L. MONNET ET H. RENOÛ
Journal de la Suisse romande paraissant le samedi

Rédaction et Administration :
Pache-Varidel & Bron
Lausanne

ABONNEMENT :
Suisse, un an 6 fr.
Compte de chèques II. 1160

ANNONCES :
Agence de publicité Amacker
Palud 3, Lausanne.

GRANDS ET PETITS MAGASINS

LES grands magasins sont admirables. Ceci soit dit sans la moindre intention de diminuer les mérites des petits magasins — même des tout petits. — Oh ! non ! Je m'empresse, au contraire, de déclarer ici que si les petits magasins n'existaient pas, il faudrait les inventer.

Les petits magasins sont mignons et commodes. Ce ne sont plus des boutiques, ce sont des maisons de luxe où derrière une façade en marbre plaqué, creusé de lettres d'or, on vous vend non plus pour un franc de caramels mais « cinquante grammes » de pralines ou de dragées.

Ne comptez pas que je vous énumérerai tout ce que l'on peut vendre dans les petits magasins, coquets comme des bonbonnières de luxe. Bonbonnières, parfaitement. Même si on y vend de la charcuterie, des légumes ou du poisson.

Je vous dis qu'ils sont charmants et je ne vous dirai pas qu'ils font parfois payer leurs armes d'un monnaie plus tangible que les sourires de la cliente.

M'étant garanti ainsi du soupçon de mépris pour les petits magasins, je puis — je crois — parler sans réticence, sans crainte d'être taxé de parti-pris, en toute liberté pour dire tout en un mot, des grands magasins et de les trouver, comme j'ai eu l'honneur de vous le faire remarquer, admirables.

Première caractéristique : On ne peut jamais savoir à quel instant précis un magasin est devenu grand. C'est comme l'enfant dans la famille. On est tout un temps avant de savoir de science certaine qu'il a grandi. On croit toujours que ce sont les vêtements qui rétrécissent.

Pour en revenir aux grands magasins, on peut dire avec assurance qu'ils sont grands quand on constate que leurs concurrents le sont moins.

Un magasin moins grand que son voisin ferait bien de prendre d'urgentes mesures, soit pour grandir, soit pour disparaître.

L'ombre que projette le grand magasin est maléfique pour le petit.

La troisième caractéristique du grand magasin, c'est l'accaparement des rayons. Tel qui « faisait » la mercerie, la draperie, la lingerie, la bonneterie, a tôt fait de s'adjointre la chapellerie, la chaussure, la maroquinerie, le parapluie, la bijouterie, la ganterie.

Deux douzaines de vendeuses en sus, quelques mètres carrés d'espace et quelques mètres cubes de bois, et voilà les nouveaux rayons installés.

Comme les « articles » varient presque à l'infini, les rayons ont une tendance à croître en étendue et en volume. Les murs, eux, croissent en hauteur et en longueur.

Tel un feu dévorant, le grand magasin absorbe les immeubles voisins, les démolit ou les transforme.

Subitement, on voit s'ouvrir dans telle rue l'entrée d'un magasin dont on était sûr d'avoir vu déjà... l'entrée dans une autre rue, à cent mètres de là.

Parfaitement... Ils sont admirables, les grands magasins.

Nul effort ne les effraie. Nul commerce ne les rebute. Un jour viendra où ils instaureront des salles de villégiature et de repos. Ils ont déjà les salons de coiffure, les thés dansants, les

restaurants où les prix diffèrent selon le luxe de l'ameublement.

La confection pour messieurs avoisine le cabinet du tailleur pour dames. Ici, vous trouverez une demi-douzaine de crampons pour quatre sous. Là, une salle à manger de trois mille francs.

Plus loin, le paillason à quatre-vingt-quinze. A deux pas, le riche tapis de Turquie ou de Perse à mille francs.

Voyez rayon librairie et les toutes dernières nouveautés de Paris. En face, admirez ce canot de six mètres de long et cette tente toute meublée.

Et des couloirs... Et des allées !... Et des lifts.

Je ne parle pas du luxe extérieur... Des vitrines qui sont des expositions d'art où la plus ravissante des fantaisies donne aux objets les plus vulgaires une valeur qu'on ne leur eût jamais soupçonnée...

Attendez un jour... Le grand magasin s'est encore adjoint des rayons... Toute l'alimentation, y compris la boucherie, la charcuterie, la poissonnerie. A la saison, vous y trouverez le gibier.

Attendez un jour encore. Tous les vignobles du monde déverseront leurs nectars dans les caves...

Encore un... Toutes les merveilles de la TSF... Tous les instruments de musique, depuis le piano jusqu'au banjo et la scie de jazz...

N'est-ce pas merveilleux ?

B. P.

Un qui n'aime pas la musique. — Il est des gens pour qui le plus beau chant n'est pas autre chose que du bruit. Terrasson était de ce nombre et ne s'en cachait pas. Pressé par un de ses amis d'expliquer quelle sensation il éprouvait lorsqu'il entendait une belle symphonie, il répondit :

— Cela fait à mon oreille à peu près le même effet que si l'on jetait une poignée de elous dans une poêle.

Il avait pourtant l'ouïe aussi bonne qu'un autre.



PO SÈ DÈBARRASSI DÈ ION QUE VO Z'EIMBETE

DAO passà, quand lè Français l'avant voliu veni rolhî lè dzein de Chewitse et d'Ontrewa, lè sordat de cliào canton ètant zu bordà lè frontiera po coudhî ein-coblià lè z'ennemi et lè z'einreimbliaà on bocon. Lâi avâi avoué noûtrè Confédéré doû valet de pè Cossale. Luvi à Tambou, et Féli à Maisonneu que l'ètant zu po apprendre l'allemand et lo talematsàdzo. Ti lè doû l'avant eimpougnî lâo pètâiru, molâ lâo sabro et pu via. Adan, tandu la guerra, vaitcé qu'on pucheint coo l'eimpougnè Luvi per derrâ. Stisse, que pouâve pas sè dèfeindre bin adrâ, ie crie Féli à son sèco et lâi fâ dinse :

— Féli, vin-vâi mè débarrassî de clia pouèta bîte !

Dein cli teimps quie — lâi a quasu tràî iâdzo cinquante an, — l'è dinse qu'on pouâve sè débarrassi dâi dzein que vo z'eimbêtâvant.

Ora, l'è su que lè z'affère l'ant tsandzî. Mâ

lâi a adî zu dâi raise. Se vo voliâi savâi quemet Tiolon s'è dèniagnôlà de iena, accutâde stasse.

Tiolon l'avâi on bourrisquo po menâ reportâ son ovrâdzo quand l'ètâi fé. L'ètâi cordagnî de son metî et son bourrisquo lâi ètâi assebin quemouâdo po lâi fère sè petit travau. S'accordâvant, lo bourrisquo et Tiolon, quemet rîta et tsèmeise et n'è pas poû dere.

Mâ Tiolon l'avâi on vesin que vegnâi à tot momeint lâi eimprontâ son bourrisquo. N'ètâi rein de lo lâi pritâ, mâ cli vesin, que l'avâi à nom Bescoûmo, l'avâi adî dâi tserdze et dâi tant pucheint iâdzo que lo bourrisquo ètâi po tsezî su sè dzênâo dâo tant que dèvesâi terî. Et avoué cein que lâi baillîve pas pî on tserdon à croussî ein remâchement. Cein bourlâve Tiolon et s'ètâi djurâ de pe rein mè pritâ son bourrisquo à Bescoûmo, mâ savâi pas quemet faillâi fère po dere bin adrâ : na.

On coup, Bescoûmo vint âo raucannâdzo et fâ à Tiolon :

— Tè foudràî mè pritâ ton bourrisquo. L'è on petit iadzet de recoo à accrotssî pè lè Mollie.

Tiolon s'arrête de terî son legnu. Cougnessâi prâo lo petit berrot à Bescoûmo que l'ètâi bo et bin on pucheint tsè et lâi fâ :

— Regretto bin, mâ lo bourrisquo l'è vè lo martsau po lo ferrâ. L'è lo bouboû que l'a menâ. Sein quie, l'arâi ètâ à ton servico...

N'avâi pas botsi de dèvesâ que lo bourrisquo, que cheintâ Bescoûmo, sè met à bramâ de colère à fère tsesî 'na porta de grandze.

Bescoûmo, quand l'ouit cein, ie di :

— Ah ! ton bourrisquo l'è vè lo martsau. Et cliào i-a-â-a de iô saillant-te ? Ton bourrisquo l'è à l'ètrâbllo. Te t'è fot de mè !

— Ah ! mè foto de tè, que te di. N'arè jamé cein cru de tè. Te mè preind po on dzanlyâo et t'âme mî craire lo bourrisquo que mè ! Eh bin, pisque l'è dinse, te pâo tè panâ po l'avâi !

Du cli dzor, Tiolon l'a ètâ débarrassî de Bescoûmo.

Marc à Louis.

Définition. — Il y avait jadis à Londres de petites voitures à deux roues, appelées cabs et qui avaient le siège du conducteur derrière. Interrogé sur le pourquoi de cette particularité, un Anglais répondit :

— Ce était pour que le supérieur qui était à l'intérieur ne voie pas le postérieur de l'inférieur qui était à l'extérieur. Yes !

LES MÉTIERS DIFFICILES

LES métiers les plus difficiles à exercer de nos jours sont incontestablement ceux de député et de cambrioleur, et cela, parce qu'ils ne comportent ni l'un ni l'autre d'apprentissage, qu'on les exerce du jour au lendemain, sans aucune préparation, et qu'il faut réussir du premier coup dans la carrière si l'on ne veut pas s'en aller sous les pommes cuites ou voir son avenir brisé par des événements désagréables. C'est ce qui fait que les députés sont tous très, très intelligents. Les cambrioleurs le sont encore plus, parce que, s'ils arrivent à réaliser des honoraires imposants, ils ne doivent pas se faire pincer au cours des opérations. Ni les uns ni les autres ne peuvent passer par une école professionnelle ou par une école d'application, puisque nos Facultés n'en comportent pas encore.